

Postface

Beaucoup de choses ont changé depuis la parution de cet ouvrage en anglais, en 2000. L'Algérie n'est plus le sanglant champ de bataille qu'elle fut presque tout au long des années 1990, et un semblant de sécurité y a été – à quel prix – restauré. Le pays semble s'être abîmé dans un sombre silence que même les « Printemps arabes » de 2011 n'ont pas été en mesure de troubler. Il y eut cependant de graves émeutes de la faim à Alger et ailleurs dans le pays au mois de janvier et des changements ont semblé se dessiner : la répression a fait en sorte qu'ils ne deviennent pas réalité. Les forces de sécurité ont employé des gaz lacrymogènes, des matraques et des bâtons électriques pour restaurer un semblant de paix, mais les fusils sont restés silencieux. Tout le monde craint, semble-t-il, une répétition d'octobre 1988 et de ce qui s'en est suivi. Le chômage – en particulier des jeunes – continue d'augmenter, ainsi que les prix, tandis que le niveau de vie continue de décliner et que s'aggrave la crise du logement. Pour l'instant, le régime répressif semble hors d'atteinte et capable d'utiliser les stocks de nourriture financés par les énormes revenus de l'État, tirés du gaz et du pétrole, pour étouffer la contestation.

Il a longtemps été difficile d'identifier l'Algérie à ce tiers monde que Fanon décrit comme « une masse colossale dont le projet doit être d'essayer de résoudre les problèmes auxquels cette Europe n'a pas su apporter de solutions ¹ » ; il est aujourd'hui impossible de le faire. La mondialisation, la chute du communisme, l'essor de nationalismes rivaux et toutes sortes d'autres facteurs interdisent désormais de parler

d'un « tiers monde » unifié, d'autant que des pays comme l'Inde et la Chine sont voués à devenir des puissances économiques dominantes. Les damnés de la terre n'ont pas pris la citadelle. Pourtant, l'idée de Fanon, dans le deuxième chapitre des *Damnés*, selon laquelle la paysannerie dépossédée et le lumpenprolétariat, « rejetés des villes », se regrouperaient « dans les banlieues périphériques »², est d'une pertinence inattendue. On a écrit à raison que Fanon avait identifié l'émergence des « populations urbaines totalement nouvelles du tiers monde »³. Ce sont des populations qui déjouent l'analyse marxiste : elles ne se définissent pas, en effet, par leur rapport au capital et au travail salarié, mais par leur appartenance à une « économie informelle » située entre le chômage et l'auto-emploi. Il a également été dit qu'à mesure que de plus en plus de gens – jusqu'à un milliard – s'entasseraient dans des bidonvilles à la périphérie des mégapoles, le monde deviendrait une « planète de bidonvilles », à l'instabilité dangereuse, comme Fanon l'avait pressenti⁴.

On peut aussi soutenir que les damnés de la terre de Fanon ont continué de mener une vie fantomatique dans la politique urbaine de la France du début des années 1970, quand une génération de jeunes militants, déçus par la gauche classique et toujours hantés par le souvenir de l'Algérie, ont vu dans les travailleurs immigrés non qualifiés, principalement noirs et nord-africains, une nouvelle force révolutionnaire⁵. Les groupes maoïstes de cette époque, qui ont reçu un certain soutien d'auteurs aussi divers que Sartre et Foucault, se sont réellement efforcés de cultiver cette partie de la population ouvrière, estimant que ses éléments les plus réprimés et les plus exploités *ne pouvaient qu'être* une force révolutionnaire. Le maoïsme français s'est cependant rapidement effondré sous le poids de ses propres contradictions – le soutien instinctif à toute expression de « révolte », où qu'elle puisse conduire, et le refus de coopérer avec toute organisation existante – et en raison d'un bouleversement idéologique inattendu qui a fini par identifier toute expression de tiers-mondisme à une forme de « totalitarisme ». Le projet maoïste a sombré finalement sur ce constat sans illusion : les « masses », en particulier les masses immigrées, n'étaient guère convaincues qu'il était toujours de leur intérêt d'être des rebelles.

Établir un lien entre Fanon et le « bidonville global » décrit par Mike Davis n'est, bien sûr, qu'un exercice politique spéculatif, mais les nouveaux comme les anciens habitants des bidonvilles peuvent probablement être comptés parmi les damnés de la terre. Cela ne veut pas dire que Fanon fut un prophète, toute fulgurante que fût parfois sa

prescience. Si son œuvre touche directement les préoccupations de notre temps, c'est parce que les structures et les problèmes auxquels il s'attaquait sont demeurés terriblement constants. C'est parce qu'un grand parfumeur français peut encore utiliser en public un langage ouvertement raciste qu'une journaliste martiniquaise peut encore invoquer Fanon et Césaire avec un effet aussi ravageur. C'est parce qu'un béké de Martinique peut encore parler de sa « race » en des termes remontant à plus d'un siècle que la description que fait Fanon de sa terre natale est toujours pertinente. Et c'est parce que le racisme utilise toujours les tropes de la visibilité et de l'invisibilité que l'analyse que Fanon avait faite de la remarque « Tiens, un Nègre ! » est toujours d'actualité dans des pays aussi différents à bien des égards que la France et les États-Unis ⁶.

Il est presque impossible de rendre compte des développements récents des études sur Fanon tant la littérature à son sujet est vaste et dispersée. Les meilleurs points de départ pour des recherches futures sont les bibliographies exhaustives fournies par les revues *New Formations* et *Theory, Culture and Society* ⁷. Sinon, on observe partout la même tendance : la plupart des études négligent le contexte dans lequel Fanon vécut et travailla, pour le considérer dans une perspective plus large. Il est vrai que l'essentiel de la littérature sur Fanon publiée depuis le début des années 2000 est d'origine anglo-américaine, et il est triste de constater que Fanon suscite si peu d'intérêt dans les milieux culturels français. En 2009, une exposition consacrée à *Présence africaine* fut ainsi organisée au Musée du Quai Branly, à Paris. Elle fut assez décevante, en ce sens qu'elle réduisit *Présence africaine* à ses dimensions anthropologiques et culturelles et la coupa de toute dimension politique ; le catalogue, en revanche, est un document fascinant ⁸. Mais, des deux, Fanon était absent : certes, on pouvait trouver ses livres à la boutique, mais le visiteur n'avait aucun moyen de savoir qu'il avait été l'une des vedettes des grandes conférences de 1956 et 1959. Et, dans un des volumes, ce qui semblait être une contribution à la littérature française sur Fanon n'était en réalité qu'une traduction de l'anglais : l'article intitulé « Pour Frantz Fanon », publié dans *Les Temps modernes* fin 2005, reprend en effet des textes publiés dans la revue britannique *Wasafiri* (qualifiée de revue de « littérature contemporaine internationale » ⁹).

La règle de l'hégémonie anglo-américaine a cependant ses exceptions et les contributions les plus récentes à notre connaissance biographique de Fanon sont d'origine française ¹⁰. En tant que genre littéraire, la biographie est par nature cumulative, chacune venant s'ajouter à un

corpus en développement qui ne sera sans doute jamais « complet ». La vie et la mort de Fanon restent entourées d'énigmes et de mystères non résolus. Qui, par exemple, a financé les voyages pour Moscou et pour les États-Unis d'un Fanon cherchant désespérément un traitement médical qui lui sauverait la vie ? Comment ces déplacements ont-ils été décidés et par qui ? Il est douteux que l'on puisse un jour répondre à ces questions, à moins que les informations soient exhumées des archives de quelque service de renseignements. Il reste si peu de témoins – et ils sont de moins en moins nombreux – que nous n'aurons peut-être jamais les réponses.

Le récit que fait Joby Fanon de la vie de son jeune frère est malheureusement décevant. Il reproduit des lettres de Fanon déjà publiées dans *Sans frontière* et *Antilla* en 1982 et n'ajoute que quelques matériaux et documents inédits, dont des photos de famille, sans apporter grand-chose de nouveau. Il est intéressant cependant d'apprendre que jusqu'à ce qu'il se fût illustré au combat, Fanon était considéré par ses supérieurs comme un soldat « quelconque » qui ne faisait aucun effort pour se distinguer¹¹, mais cette information ne change en rien l'impression que nous avons de l'homme et de sa vie, sans même parler de son œuvre. Les fragments qui ont survécu des tentatives dramaturgiques de Fanon sont si courts et lapidaires qu'ils ne permettent pas même un commencement d'analyse¹². Quant aux commentaires et aux interpolations de Joby Fanon, ils ne forment pas un récit cohérent et apportent peu de nouveau aux interviews qu'il avait déjà données. Son livre est paru l'année de sa mort et ressemble – tragiquement – à une ultime tentative pour rendre hommage, avant qu'il soit trop tard, à un frère qu'il admirait beaucoup. Il faut enfin avouer qu'un bon travail éditorial aurait sans doute permis d'améliorer grandement le livre.

Le « portrait » de Fanon fait par Alice Cherki est autrement intéressant, mais, comme son titre l'indique, c'est un tableau qui ne prétend pas constituer une biographie complète¹³. L'auteur n'a pas essayé de contacter des membres de la famille vivant encore en Martinique et s'est volontairement abstenue de toute « interprétation ». Son ambition était de « peindre un portrait » et de transmettre ses impressions sur une période, une existence et une manière de penser. Cherki, qui a rencontré Fanon en Algérie en 1955, a travaillé avec lui en milieu hospitalier à la fois en Algérie et en Tunisie. Elle offre un récit détaillé et vivant de la vie de Fanon dans le contexte de plus en plus dangereux de Blida, puis de sa relative sécurité à Tunis, et c'est là le récit d'un « spectateur participant » actif de sa vie. Ce récit, écrit par quelqu'un qui était

proche de Fanon – et qui, à l'évidence, lui était attaché –, nous donne une idée de sa pratique clinique et de sa vie à Blida et à Tunis. On ne sait pas, toutefois, s'il se base sur des notes – peut-être un journal – prises à l'époque par Cherki ou sur des souvenirs reconstruits *a posteriori* ; Cherki reconnaît en revanche ce qu'elle doit à des conversations avec des contemporains de Fanon comme Marcel Manville. L'absence systématique de référence à des sources ne permet guère de savoir dans quelle mesure on peut exploiter un récit par ailleurs passionnant. Et, s'il serait injuste de juger le travail de Cherki d'après des critères universitaires ici inappropriés – elle ne prétend être ni historienne ni biographe –, on ne peut s'empêcher de penser qu'il faut, pour rendre réellement compte du travail psychiatrique de Fanon, lire l'ouvrage important de Richard C. Keller sur la psychiatrie en Afrique du Nord française¹⁴.

Le livre de Keller s'inspire et prolonge les travaux de Jean-Michel Bégué et de Jacques Berthelier, entre autres, pour fournir le travail le plus complet à ce jour sur la psychiatrie coloniale en Algérie et en Tunisie. Il montre que les colonies n'étaient pas, comme le dit Fanon, qu'un monde de violence et d'aliénation : c'était aussi un lieu où l'on pouvait recourir, bien plus facilement qu'en France, à des procédures expérimentales. C'est ainsi que les hôpitaux d'Alger et de Tunis faisaient un usage beaucoup plus extensif de l'électroconvulsivothérapie et d'autres thérapies physiques ; ils étaient aussi le lieu de développement de programmes qui étaient probablement plus progressistes que partout ailleurs en France. L'analyse exhaustive que fait Keller de l'« école d'Alger » et de ses pratiques nous donne une idée du contexte dans lequel Fanon a pu critiquer la psychiatrie coloniale et introduire des réformes. Elle les relativise également et lance au biographe présent et à venir cet avertissement : « Les biographies soulignent à juste titre l'humanisme et la pensée révolutionnaire de Fanon tant en médecine qu'en politique. Mais l'hagiographie et la négligence de ses antécédents ne lui font pas honneur. Dépeindre Fanon comme un réformateur solitaire luttant seul contre le sort insurmontable [...] fait de lui moins un personnage humain qu'une figure mythique, un Pinel de la psychiatrie anticoloniale et non, plus simplement, un remarquable agent de l'histoire¹⁵. »

Pierre Bouvier a beaucoup écrit, au fil du temps, sur Fanon et sur Césaire, et les portraits qu'il en a peints dans son dernier livre marquent un retour à d'anciennes préoccupations¹⁶. Le choix de parler de ces deux auteurs dans le même livre a été l'occasion pour lui de s'exercer

au genre des « vies parallèles », en explorant leur commune origine dans la Martinique coloniale, leur rapport à la négritude et leurs héritages divers. Le thème des « vies parallèles » est évidemment difficile à suivre longtemps, car la carrière de Fanon se caractérise, bien entendu, par son départ et son rejet apparent de la Martinique et des Antilles. L'examen des carrières algérienne et africaine de Fanon est approfondi et juste, mais on ne peut dire qu'il révèle quoi que ce soit de vraiment nouveau. Ce qu'il y a de plus curieux dans le livre de Bouvier, c'est son affirmation que Césaire et Fanon sont des « devanciers du processus postcolonial ¹⁷ ». Nombreux sont les critiques postcoloniaux qui seraient sans doute, ici, d'accord, mais il serait à mon sens plus juste de dire que c'est là ce que Césaire et Fanon sont *devenus* ou ont été contraints de devenir, le postcolonial projetant dans le passé ses propres préoccupations, selon la loi qui veut que ceux qui arrivent après créent ceux qui les ont précédés. Comme je l'ai montré dans le premier chapitre de ce livre, confondre l'anticolonialisme des années 1950 et 1960 avec le postcolonialisme des dix dernières années du ^{XX}^e siècle, c'est dépolitiser Fanon à l'extrême. Personne n'est encore descendu dans les rues au nom du postcolonialisme. Et personne n'est mort pour lui.

On trouve des informations fort intéressantes sur Fanon dans une large variété de sources, même quand il n'en est pas le sujet même. Le récent ouvrage de Paige Arthur sur la relation entre la philosophie de Sartre et les théories de la décolonisation, dont celle de Fanon, fournit ainsi une remarquable étude de la contribution sartrienne au tiers-mondisme ¹⁸. Il explore plus précisément la question complexe du rapport entre les descriptions fanoniennes de la révolution algérienne et le thème de la fraternité-terreur de la *Critique de la raison dialectique* ; Arthur suggère fortement que le dernier Fanon eut presque autant d'influence sur Sartre que celui-ci n'en eut sur le Fanon des débuts. Les mémoires de Claude Lanzmann, qui servit d'intermédiaire entre Sartre et Fanon, prolongent et complètent la version des événements que l'on peut lire dans les mémoires de Simone de Beauvoir. Lanzmann affirme, sans doute à raison, avoir été le premier Français à visiter le quartier général de l'ALN à Ghardimaou, et ses impressions sont remarquablement similaires à celles notées plus tard par Guy Sitbon et Jean-François Kahn. Il visita cet avant-poste sur la suggestion de Fanon, qui se porta garant du journaliste et finança son voyage. Lanzmann resta une semaine auprès des combattants de l'ALN, pour lesquels il avait une admiration visible tout en les qualifiant, sur un ton quelque peu

discordant, « de vrais baroudeurs aguerris, égorgeurs de moutons ou d'hommes ¹⁹ ». Ce retournement de ce que Fanon aurait considéré comme un cliché péjoratif est, à tout le moins, décourageant, mais il montre qu'il est difficile d'échapper à l'image de l'« Algérien au couteau ».

La littérature sur la guerre d'Algérie et sur ses suites continue, presque semaine après semaine, de se faire plus abondante, mais il s'agit là de domaines contestés de la mémoire et aucun consensus n'est encore apparu en France sur le sens ou l'importance de la guerre ²⁰. La question de l'utilisation par l'armée de la torture reste obstinément posée ; la controverse à son sujet a même été relancée en 2001, quand le général à la retraite Paul Aussaresses s'efforça de justifier cette pratique en se référant précisément à la bataille d'Alger ²¹. Fanon n'est peut-être plus une grande figure en France, mais beaucoup de questions posées par le livre médiocre et autojustificateur d'Aussaresses – la torture, la violence du colonialisme, l'aliénation dévastatrice qu'il peut produire – montrent que ses préoccupations demeurent d'une vibrante actualité.

Le 23 février 2005, l'Assemblée nationale adoptait une loi exprimant la « reconnaissance » de la nation aux hommes et aux femmes ayant participé à l'« œuvre accomplie par la France dans les anciens départements d'Algérie, au Maroc, en Tunisie et en Indochine, ainsi que dans les territoires placés antérieurement sous la souveraineté française ». Son article 4, alinéa 2, stipulait que les programmes scolaires doivent reconnaître le « rôle positif de la présence française outre-mer, notamment en Afrique du Nord ». La loi ne pouvait guère être plus contestable, en particulier en ce qu'elle ressuscitait la vieille mythologie de la « mission civilisatrice ». Les historiens, de toutes obédiences politiques, ont objecté que ce texte, en définissant une « histoire officielle » ou une mémoire-histoire canonique, et en décidant de ce qui devait et ne devait pas être enseigné à l'école, était « une loi contre l'histoire ²² ». Il s'agit en tout cas d'une version de l'histoire qui, s'agissant de l'Algérie en particulier, ignore le côté sombre du colonialisme – la répression, les massacres, la torture – et qui semble inverser la tendance apparue en 1999, quand la France reconnut enfin qu'il y avait bel et bien eu une guerre en Algérie.

L'Algérie réagit, comme on pouvait s'y attendre, avec colère et hostilité. Le président Bouteflika demanda ainsi : « Comment peut-on glorifier au Parlement une présence coloniale coupable de massacres contre un peuple entier et prétendre que cette présence a rendu service aux peuples colonisés ²³ ? » L'historien Mohammed Harbi, qui ne peut

guère être suspect de complaisance pour le régime en place à Alger, estima qu'en se concentrant sur le seul « rôle positif du colonialisme » sans rappeler les massacres coloniaux, la loi était un « mensonge officiel ²⁴ ». Plus tard durant cette même année 2005, se rendant en France à l'invitation d'associations tentant de combattre les discriminations à l'embauche, Garcin Malsa, représentante de la ville de Sainte-Anne au conseil général de Martinique, parla d'une « loi de la honte » qui menaçait le « consensus créole » entourant la mémoire, l'identité et l'histoire de la République : cette loi, expliqua-t-elle, balayait les acquis obtenus depuis 2001 grâce à l'adoption de la « loi Taubira », qui qualifie de crime contre l'humanité la traite négrière sur laquelle repose une si large part de l'histoire des Antilles ²⁵. Les critiques de Malsa ne se limitaient pas cependant à la dimension historique. À ses yeux, la Martinique était toujours une colonie et sa principale ressource coloniale – la banane – faisait à l'île plus de mal que de bien : les pesticides utilisés dans les plantations représentaient un danger écologique et une menace pour la santé publique. En outre, les problèmes de la Martinique n'étaient pas confinés à cette île : « Lorsqu'un Antillais se déplace en France pour chercher du travail ou un logement, le Français moyen et Monsieur Sarkozy lui-même ne font pas de distinction entre un Antillais et un Africain. Nous savons très bien qu'à partir du moment où l'on parle d'immigrés en France, il y a une sorte d'œcuménisme culturel ²⁶. » Quant à Nicolas Sarkozy, alors ministre de l'Intérieur, il annula une visite programmée en Martinique et en Guadeloupe. Les dispositions controversées de la loi de 2005 furent abrogées en janvier 2006. Mais les questions qu'elles ont soulevées ne sont pas retombées et doivent nous rappeler qu'il est grand temps de (re)lire Fanon.

Parlant de la décision de Sarkozy d'annuler sa visite en Martinique, Malsa y voit une expression de lâcheté : ayant compris qu'il recevrait un accueil hostile, le ministre de l'Intérieur eut peur de prendre son avion. Malsa parle ensuite de la poésie d'Aimé Césaire, qui recourt souvent à une imagerie volcanique associant la révolte à la violence de la Montagne Pelée : « Le peuple martiniquais est comme la Montagne Pelée, il est très calme, il peut dormir pendant des siècles, mais, le jour où il se réveille, il fait très mal. » Les événements de janvier-mars 2009, qui ont été brièvement évoqués dans l'introduction de ce livre, disent avec force que le vieux volcan, s'il a tremblé, n'est pas encore entré en éruption. Ou, comme l'écrit Fanon au début de *Peau noire, masques blancs* : « L'explosion n'aura pas eu lieu aujourd'hui. Il est trop tôt... ou trop tard. »